

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed /
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression

- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

ADMINISTRATION

— ET —

REDACTION

45

PLACE JACQUES-CARTIER

MONTREAL

ABONNEMENT

UN AN - - \$0.50

Strictement d'avance



JOURNAL QUI FAIT DANSER

ANNONCES

MESURE AGATE

lère insertion - - 10 cents

Autre " - - 5 "

A LONGS TERMES

CONDITIONS SPECIALES

LE NUMERO

UN CENTIN

VOL. I

MONTREAL, SAMEDI, 2 OCTOBRE 1886

No 2

LA LETTRE MAUDITE

Après le dîner, chacun dut raconter un épisode de sa vie, Paul, dont le tour était venu, s'exécuta en ces termes :

Un de mes amis, Matagrin, lieutenant de chasseurs, et moi, nous étions tombés amoureux de la même jeune fille, une adorable personne, fille d'un brave médecin d'Orléans, distinguée, instruite, modeste, laborieuse et bien élevée, mais sans dot. Or, mon père, qui voit de loin ainsi que le lui commande son rôle de père, m'avait, d'avance, refusé son consentement. Il n'aurait pas voulu me voir épouser une fille pauvre.

Pour obéir à mon père, et surtout afin d'éviter à mon cœur une déchirure trop douloureuse, je cessai à temps mes visites au foyer paternel de Mlle Germaine. Il m'en coûta des larmes, je vous le jure ; mais cette retraite fit plaisir à l'ami Matagrin. Malheureusement pour lui, Mlle Germaine aimait un autre homme, et cet autre, oh ! pardonnez-moi, cet autre était votre serviteur.

Matagrin, néanmoins, essaya de chasser le souvenir de l'absent ; son éloquence d'amoureux fort épris n'y réussit point. Alors, désespéré, vaincu, affolé, il demanda et obtint de faire la campagne du Tonquin. Il disparut.

Des antipodes, il m'écrivit une lettre touchante, expansive, débordante d'amertume et dans laquelle il me révélait ce que je savais : que c'était moi que l'on aimait. Il raviva ainsi mes regrets ; toutefois, sans m'arrêter à mon propre chagrin, je lui adressai sur-le-champ une lettre consolatrice lui disant entre autres choses que jamais je n'épouserais une fille sans le sou, que peut-être il pouvait espérer.

Or, voici ce qu'il advint. Mon père, un soir, m'entraîna au bal de la préfecture, toujours à Orléans, j'y revis Mlle Germaine. Qu'elle était jolie ! Quelle vertu de quaker ne me fallut-il pas pour me dérober à son regard loyal plein de reproches tendres !

Mon père me conduisit auprès du père de Mlle Germaine, puis auprès d'elle. Ensuite, il me prit à part et me dit :

— Tu peux faire la cour à présent, je consens. Un oncle à elle vient de lui léguer soixante mille francs. Elle t'aime bien, épouse-la, ce sera la plus honnête et la plus dévouée des femmes ; et puis elle a la fierté, il est entendu que tu ignores l'héritage ; on te l'apprendra au dernier moment. N'oublie pas d'être surpris.

L'épouser ! Mon cœur battit la charge. Eh quoi ! m'écriai-je intérieurement, cette adorée jeune fille m'aime, le bonheur vient à moi, me tente, m'invite, m'attire par la main, et je résisterais ! Que les sots et les hypocrites me condamnent ! J'épousai Mlle Germaine.

Pendant les trois premiers mois de notre union, mon bonheur fut tel que j'aurais dû mourir en pleine apogée. Car, subitement il s'effondra. A la paix du cœur, aux ivresses de nos tête-à-tête succédèrent d'intolérables angoisses. Matagrin était revenu du Tonquin. Sa première visite fut pour moi, j'étais absent, c'est ma femme qui le reçut.

Avait-il conservé la fameuse lettre qui lui disait : " que je n'épouserais jamais une femme sans le sou " ? Et, dans ce cas, après



LA SITUATION A QUÉBEC.

Ross.—Courage, ne lâche pas la corde. Si tu la laisses échapper tu es perdue.

ma trahison, quel usage la colère pouvait-elle le pousser à en faire ? J'avais succombé devant une poignée de billets de banque, car les dates m'accablaient. Et je me souvenais avoir joué la surprise. Si ma femme apprend tout cela, elle me jugera vil et cupide, je perdrai peut-être son amour et à coup sûr son estime. Ma vie est désormais empoisonnée.

Je courus chez Matagrin. Il avait conservé la lettre maudite ! Il me la mit sévèrement sous les yeux, et me dit :

— Nous avons en France cinq millions de filles qui font antichambre à la porte du mariage, pourquoi as-tu choisi la seule qu'il ne fallait pas épouser ?

— L'esprit est prompt et la chair est faible, balbutiai-je, qui m'assure que tu n'en eusses pas fait autant ? Aucun homme de cœur et d'esprit n'est capable de repousser l'amour d'une femme telle que Germaine.

Cet éloge de ma femme aggravait ma situation, lorsqu'au contraire je cherchais à l'excuser. Je divaguais. Je suppliai Matagrin de me remettre ma lettre ou de l'anéantir.

— Jamais ! s'écria-t-il, je la garde.

— Jure-moi, alors, de l'enfourer dans un tiroir.

— Tu m'ennuies, adieu ; j'irai te voir, vous voir, souvent, très souvent, la lettre dans ma poche.

Il agrafa son ceinturon, se coiffa de son képi et sortit le premier de chez lui.

Je pleurais comme un enfant. Il n'osera jamais reparaitre à la maison, me disais-je, il veut m'effrayer, me tourmenter, aucun homme ne reviendrait ainsi.

Il revint. Il nous fit une visite, puis deux,

puis trois, puis d'autres. Mes angoisses croissaient. A chaque coup de timbre, je tressaillais, je devais pâlir effroyablement, car ma femme s'en apercevait et me questionnait avec intérêt et bonté.

— Rien, rien, ce n'est rien, je suis si nerveux.

Lorsque le visiteur était autre que Matagrin, il se produisait alors en moi une réaction joyeuse, se traduisant en propos cavaliers, presque impertinents, je ne me gênais pas pour abrégé la visite. Quand, au contraire, je voyais entrer Matagrin, gouailler à froid, je me montrais souple et empressé, je l'enveloppais d'une cordialité hors de mesure.

Je passais mon temps à me préparer au coup de timbre. J'écoutais malgré moi le bruit de son sabre heurtant les marches de l'escalier, je l'entendais, sans qu'il vint.

La nuit, je le revoyais dans mon cauchemar, il tenait à la main une lettre rouge, ma femme s'enfuyait à son bras et se retournait pour me lancer un regard méprisant.

C'était un supplice abominable. Je perdais la mémoire et l'appétit. Tout travail, toute lecture, m'étaient devenus impossibles. Enfin, las, épuisé, déterminé à tout endurer, hormis ces angoisses, je résolus d'en finir en disant tout à Germaine.

Un matin donc, après le déjeuner, j'apportai deux verres de kummel par-dessus deux tasses de café, afin de m'enhardir, je tombai à genoux devant ma femme, je lui pris les mains et la regardai bien en face, mes yeux se mouillèrent.

— Un tourment monstrueux me ronge, lui dis-je, j'ai une grosse absolution à implorer de toi. J'avais renoncé au bonheur de de-

mander ta main, cela, sur l'ordre de mon père, je te le jure ; j'écris à Matagrin une lettre...

— En date du 8 avril 1885.

—..... ?

— Dans laquelle tu dis ne vouloir jamais épouser une fille sans le sou

—..... !!

— Ton ami me l'a fait lire.

— Le scélérat ! Le...

— Non, ce n'est pas un scélérat.

M. Matagrin m'aimait sincèrement, or, lorsqu'à son retour il m'a vue ta femme, il a perdu la tête, il a cédé à un mouvement mauvais, il m'a montré ta lettre. Oh, je me hâte de te dire qu'il s'en est repenti sur l'heure, l'officier, dominant aussitôt l'amoureux désespéré, a fléchi le genou et m'a demandé pardon pour moi et pour toi. Il faut lui pardonner, c'est un vaincu.

— Mais alors pourquoi ne m'a-t-il pas avoué cet acte singulier, pourquoi m'a-t-il tenu si longtemps sous la menace de ma lettre ?

— Il te devait bien cela. Nous allons lui écrire, sur le même carré de papier, que nous nous sommes tout dit.

— Qu'as-tu pensé de moi ?

— Tu ne me connaissais pas.

Un long baiser clôtura l'explication.

Matagrin a jugé affectueux de s'éloigner, il a permuté ; il tient garnison à deux cents lieues de nous, à Perpignan.

Balançoires du Journal des Abrutis :

A force de prendre des canons, deux pochards finissent souvent par une batterie.

Un jeune couple se présente pour louer un appartement.

Le concierge lui montre les pièces ; les visiteurs paraissent enchantés. Tout à coup, le concierge s'approche d'eux et, discrètement :

— Monsieur et Madame ne sont pas mariés pour de bon ?

— Mais si, mais si ?

— Ah ! alors, j'ai le regret de dire à monsieur qu'il n'y a rien de fait ; le propriétaire n'aime pas qu'on se fasse des scènes dans la maison.

**

A la campagne.

Un voleur, natif de je ne sais quelle commune rurale, est arrêté au chef-lieu du département.

Le procureur de la République écrit au maire de l'endroit pour avoir des renseignements sur le passé du personnage. Voici la réponse du maire :

— Monsieur le procureur, " Vous me faites l'honneur de me demander des renseignements sur les antécédents du sieur X. . .

" J'ai le regret de ne pas les avoir connus. En effet, ils étaient tous morts avant mon arrivée dans le pays."

**

Un monsieur lit dans un journal :

" Il est certain que la France a pris définitivement possession des Nouvelles-Hébrides. . .

— Est-ce que nous possédions déjà les anciennes ? interrompit Calino.

LE VIOLON

MONTRÉAL, 2 OCTOBRE 1886



LES ELECTIONS LOCALES.

LE RESULTAT DU VOTE

Formation du Cabinet Mercier

LE DEVOIR DU MOMENT

Nous sommes au 20 octobre 1886.

La ville de Montréal est encore sous le coup des émotions poignantes qu'elle a éprouvées pendant la journée du 14, qui a porté M. Mercier et ses amis au pouvoir.

Nos lecteurs ont encore présents à leur mémoire les événements de cette surprenante journée.

Ils n'oublieront jamais l'abîme de stupeur dans lequel ils ont été plongés, en apprenant le triomphe du docteur Evariste Valois, dans le comté de Jacques-Cartier, par une majorité de 788 voix sur ses puissants adversaires, MM. Boyer et Rastoul.

La défaite du secrétaire d'Etat dans le comté de Terrebonne, cette forteresse inexpugnable des conservateurs, a produit l'effet d'un coup de foudre dans un ciel serein. Personne ne voulait croire que la majorité de M. Limoges dépassât 500 voix.

L'ébahissement du public avait été à son comble, lorsqu'il a vu M. Edmond Lareau sortir triomphant, de la lutte apparemment téméraire qu'il avait entreprise contre M. Poulin. L'opinion publique a éprouvé un soulagement, lorsqu'il a été annoncé que son élection allait être invalidée, attendu qu'il serait surabondamment prouvé que le beau-père du candidat libéral, M. J. C. Robillard, avait semé à pleines mains, dans le comté de Rouville, l'or de la corruption.

Le désarroi a été jeté dans le camp des pendants, lorsque ces derniers ont appris la défaite de M. Taillon, dans Montréal-Est, par M. Gravel, le candidat ouvrier. La majorité de 873 voix obtenue par ce dernier ne s'explique que par l'influence occulte des Chevaliers du Travail, et le terrain gagné de jour en jour, par le mouvement socialiste.

Le résultat de l'élection, dans le comté de Laprairie, a été des plus inattendus. Quoi! Etait-il possible que M. Georges Duhamel, un jeune homme étranger au comté, formulant un programme en contradiction directe avec les principes qui ont toujours triomphé pendant 25 ans dans cette division électorale, ait pu réunir un nombre de suffrages suffisant pour déterminer la défaite de M. Charlebois. La chose était en dehors de la compréhension humaine.

L'échec subi par M. Evariste Leblanc, dans Laval, était d'autant plus inexplicable que son adversaire, M. Bastien, s'était dé-

claré hostile à toutes mesures législatives qui favoriseraient les intérêts du comté.

Le comté de Richelieu a élu le capitaine Labelle. Cette élection nous étonne, parce que nous étions loin de nous attendre à voir M. J. B. Renaud, l'ami du capitaine, venir jeter les pommes de la discorde dans le camp des conservateurs.

Qu'il nous suffise de mentionner ces pertes du parti pandard, pendant la journée du 14 octobre, pour donner aux lecteurs du VIOLON, une faible idée du bouleversement que notre monde politique vient de subir.

En homme d'honneur, l'honorable M. Ross crut devoir transmettre sa démission et celle de son cabinet, au lieutenant-gouverneur Masson.

Voici une copie de la lettre envoyée à Spencer Wood :

Québec, 18 Octobre.

Excellence,

Tous mes ministres ont les oreilles dans le crin depuis quatre jours, parce que les libéraux les ont envoyés à la gomme. Je m'aperçois que je n'ai plus d'atout dans mon jeu. Mercier m'a mangé toutes mes brisques. Je me lève de table avec mes amis. Passez les cartes à Mercier, puisque c'est à son tour de brasser. Ça me met pas en peine. Car je sais bien, que gauche comme il est, il va faire une misse dile.

Tout à vous,

ROSS.

En recevant cette lettre du président du Conseil, le lieutenant-gouverneur n'a pu faire autrement que d'adresser la missive suivante, à l'honorable M. Mercier.

Spencer Wood, 18 octobre.

Monsieur,

Comme vous avez bluffé vos amis Ross et Taillon, vous pouvez venir chez moi vous mettre à table, et commencer votre jeu. J'espère que vous ne ferez pas le jeu de Québec comme Joly. C'est le franc jeu que vous allez jouer.

Si vous avez gagné la dernière partie, ce n'est pas par habileté au jeu. C'est simplement la *luck* que vous avez eue. Tout le monde savait que vous aviez un bout de corde de pendu dans votre poche.

A chaque fois que vous brasserez, Taillon aura le droit de couper.

N'allez pas faire un blind de \$5,000, avec une foule de valets, parce que vos adversaires pourraient avoir une *flush*. Trudel passe à revenir, mais il n'a pas le droit de vous faire des signes. Je *watcherai* la partie de près. Arrivez vite, vos adversaires ont déjà mis leur *piece*.

Tout à vous,

MASSON.

L'honorable M. Mercier en recevant cette épître, ne perdit pas de temps. Il se rendit à Québec, et appela ses amis en conclave.

Nous n'avons aucun rapport détaillé des délibérations de l'assemblée, mais nous avons appris qu'il avait été résolu que M. Mercier aurait un cabinet formé avec le personnel suivant :

M. H. Mercier, premier ministre, et procureur-général ;

P. Boutin, ministre de l'agriculture et des travaux publics ;

Dr E. Valois, trésorier provincial ;

James McShane, commissaire des terres de la Couronne ;

Geo Duhamel, solliciteur-général ;

Louis Beaubien Orateur du Conseil Législatif ;

John Langelier, secrétaire provincial et éregistreur.

Dans quelques jours, les nouveaux ministres reparaitront devant l'électorat pour solliciter de nouveaux suffrages populaires.

Les Castors exclus du nouveau cabinet, font le dos rond et s'agitent la queue d'une manière alarmante.

Les conservateurs nationaux, froissés par l'injustice dont M. Charles Champagne, le nouveau député d'Hochelaga est victime, refusent d'appuyer le nouveau cabinet.

Les portefeuilles ont été distribués de manière à créer beaucoup de mécontentement parmi les libéraux, et on s'attend à voir *bolter* quelques-uns des amis les plus fervents de M. Mercier.

Quel est le devoir du moment ?

C'est aux lecteurs du VIOLON de décider quelles places ils prendront dans le nouveau quadrille.

Il y a trop de figures nouvelles dans la danse, et il est à craindre qu'il y ait un mêli-mêlé. Leur devoir est de garder une attitude expectante. Qu'ils donnent *fair play* au nouveau cabinet.

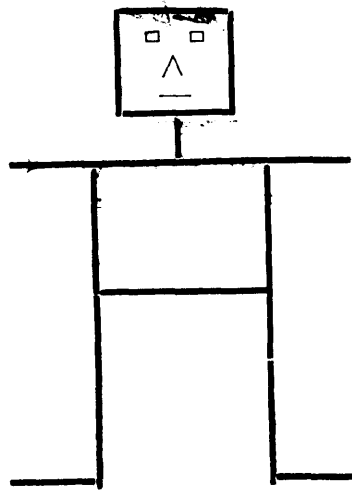
Regardez bien l'archet du chef d'orchestre, et dansez aux accords de son instrument.

LE TYPO-DESSIN.

Le VIOLON n'est pas un journal illustré comme ses autres confrères. Il n'aurait rien à redouter d'une grève de ses dessinateurs ou de ses graveurs.

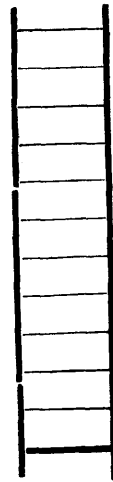
Chacun de ses typographes a été initié aux secrets du dessin et de la gravure à tel point qu'avec un outillage d'imprimerie ordinaire il peut à un moment donné produire n'importe quelle image que lui demandera notre rédacteur en chef.

Supposons par exemple qu'il faille représenter dans les colonnes de notre journal le portrait de M. Beaubien, le candidat d'Hochelaga. Nos typographes avec leurs filets et d'autres petites pièces de métal prises dans leurs cases vous le représenteront comme suit :



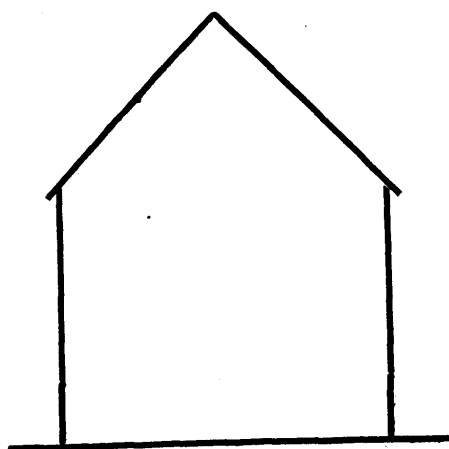
En voyant ce portrait de M. Beaubien les anglais diront : *He is a square man.*

S'agit-il d'illustrer la carrière publique de l'ancien représentant d'Hochelaga nos



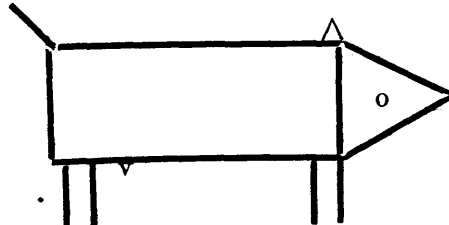
imprimeurs vous montreront l'échelle sociale dont il a atteint le dernier degré.

Si nos lecteurs n'ont jamais vu la ferme à son *poupa* ils pourront s'en former une idée en contemplant le dessin ci-dessous



représentant le pignon de la grange qui est érigée dessus.

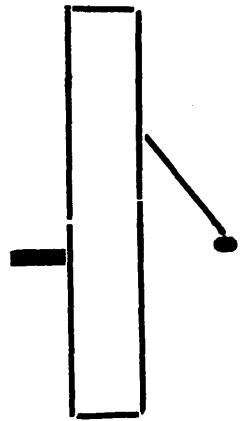
Comme éleveur d'animaux M. Beaubien a obtenu beaucoup de succès. La vignette suivante représente son fameux



cochon Berkshire qui a remporté le 1er prix à la dernière exposition.

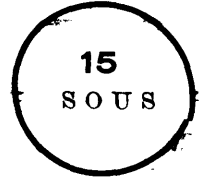
Maintenant que nous sommes en temps d'élections il est plus que probable qu'il invitera souvent ses électeurs à venir se rafraîchir sur sa ferme. L'illustration ci-des-

sous vous montrera l'endroit où les rafraîchissements à bon marché seront puisés.



La pompe à M. Beaubien.

Si l'on demande à M. Beaubien de souscrire à une œuvre charitable, nationale ou religieuse, il n'y a pas chez lui de fausse générosité. Il n'est pas dur à la détente. Crac, il vous ouvre sa bourse et



le dessin ci-dessus représente fidèlement la pièce de monnaie formant le montant de sa souscription.

La Bague de Fer de M. de Bismarck

Il y a toute une légende sur cette bague, que le chancelier allemand ne quitte jamais. Elle est toute simple, assez grosse et porte sur le chaton, le mot russe *Nitschevo*. En voici l'histoire, d'après le *Courrier de Londres*.

A l'époque où M. de Bismarck était ministre de Prusse à Saint-Petersbourg, en 1862, il fut invité, dans le courant de l'hiver, à une chasse impériale. Le rendez-vous se trouvait à une distance assez considérable de la capitale. M. de Bismarck prit ses mesures pour y arriver juste à l'heure ; mais, par suite d'une erreur, il tomba sur un village qui en était éloigné de vingt-cinq kilomètres.

Fort heureusement, un paysan se chargea de le transporter très rapidement où il fallait, à une seule condition, c'est que le ministre prussien se contentât de son humble traîneau et de ses chevaux minuscules. M. de Bismarck y consentit, tout en faisant remarquer que ses chevaux avaient l'air d'une paire de rats ; à quoi le paysan répondit assez sèchement : *Nitschevo*.

On se mit en route.—Vous me garantissez au moins, que j'arriverai à l'heure ? demanda le voyageur après quelques minutes de silence.—*Nitschevo*, répondit le paysan.

Un quart d'heure se passe. M. de Bismarck, trouvant qu'il n'avancait pas, commença de s'en plaindre.—*Nitschevo*, lui dit son cocher improvisé en se mettant à fouetter à tour de bras ses chevaux, qui prirent un train d'enfer. Nouvelle remontrance du ministre, qui obtint seulement un autre *Nitschevo* pour réponse. Le traîneau verse : l'Excellence et le paysan roulent côte à côte sur la neige.—*Nitschevo !* répète philosophiquement le brave cocher en se relevant. Impossible de lui arracher un mot de plus.

Au moment de l'accident, une des ferrures du char s'était brisée. M. de Bismarck en ramassa un morceau et le fit plus tard monter en bague, comme souvenir d'une aventure qui aurait pu tourner au tragique. A peine arrivé, il avait demandé le sens du mot *Nitschevo* et appris qu'il signifie : *Qu'importe ?* Il le prit pour devise et le fit graver sur sa bague.

Fait divers.

Hier soir, à la fête de Versailles, grande panique.

On disait partout que la très célèbre dompteuse américaine miss F... avait laissé échapper ses bêtes, et que nombre de spectateurs avaient été dévorés sur-le-champ.

Renseignements pris, le fait est exact.

Seulement, il s'agissait d'une dompteuse de puces...

**

M. Aristide Launois, après avoir travaillé sous M. de Lesseps au percement des isthmes de Suez et de Panama, vient de percer sous un nouveau jour. Il a acheté dernièrement le restaurant Racine au No. 100 rue Saint-Laurent. Le nouveau restaurant porte un nom en rapport avec celui qui l'a acheté. Il s'appelle l'INTEROCÉANIQUE. Vins, liqueurs, cigares de premier choix.

UNE FOURCHETTE DANS L'ESTOMAC.

La dernière séance de l'Académie de médecine à Paris a offert un intérêt tout particulier. M. Polaillon, médecin à l'hôpital de la Pitié, a présenté à ses collègues de l'Académie une fourchette qu'il venait de retirer, par l'opération de la taille stomacale de l'estomac d'un pauvre diable.

Voici l'histoire de celui-ci : Albert C., exerçant la profession de bateleur, avait pour spécialité de avaler des sabres et des cannes. Le 8 août dernier, étant à Luchon, il s'amusait avec des amis à faire disparaître une fourchette dans son pharynx et son œsophage, lorsqu'étant sur le point de suffoquer il fit une profonde inspiration et lâcha la fourchette qu'il tenait par l'extrémité de ses piquants. Ayant repris haleine, il chercha à plusieurs reprises à saisir la fourchette en enfonçant profondément les doigts dans le pharynx. Mais il ne put y parvenir. La fourchette descendit peu à peu dans l'œsophage et pénétra dans l'estomac.

Il eut seulement quelques crachats sanguinolents, dus à des excoriations des muqueuses, et le lendemain il continua ses exercices de gymnaste.

Au bout de quelques jours, il éprouva de la gêne au creux épigastrique et consulta plusieurs médecins. Le docteur Lavergne l'engagea à venir à Paris. Il entra dans le service du docteur Polaillon à la Pitié, le 14 août, six jours après son accident, Albert C...a une taille au-dessus de la moyenne.

Il expliqua très bien que la fourchette avait pénétré dans l'estomac par son extrémité arrondie, et qu'il la sentait à la partie supérieure du ventre. D'après lui, elle était placée obliquement. Cette fourchette est en fer étamé et de grandes dimensions.

Le malade a remarqué qu'il souffrait lorsqu'on estomac était vide. Aussi était-il obligé de manger très souvent pour diminuer ses douleurs. Les fonctions stomacales et intestinales se faisaient, d'ailleurs, normalement. Il n'y a eu ni crachement de sang ni vomissement.

L'introduction de la sonde œsophagienne avec alène métallique et résonnateur ne donna point de résultat. Cette sonde est destinée à transmettre à l'oreille de l'explorateur un bruit très distinct dès que son alène vient à toucher un corps étranger situé dans l'estomac. Comme cet instrument n'avait rien fait entendre, on conçut quelques doutes sur l'existence d'une fourchette dans l'estomac. Ces doutes paraissent confirmés par le malaise et l'angoisse que l'introduction de la sonde œsophagienne procurait au patient. Il paraissait invraisemblable qu'un homme habitué à avaler des sabres supportât avec autant de peine le passage d'une petite sonde œsophagienne.

On eut alors recours à M. Trouvé, qui fit construire une sonde œsophagienne avec sonnerie électrique pour révéler la présence d'un corps étranger métallique dans les tissus. Au moment où l'extrémité de cette sonde pénétra dans l'estomac, on entendit le bruit révélateur de la pile électrique pendant une fraction de seconde.

Les explorations suivantes éclairèrent complètement le diagnostic : Une aiguille aimantée d'une extrême délicatesse s'orientait vers la région stomacale du malade lorsque ce dernier s'approchait d'elle. Le malade faisait-il quelques mouvements, l'aiguille aimantée suivait ces mouvements. Un gros électro-aimant placé à quelques millimètres de la paroi abdominale déterminait tout à coup, lorsqu'on faisait passer le courant électrique, une petite poussée de la peau, comme si un corps intra-abdominal se précipitait vers l'électro-aimant.

Il n'y avait plus d'hésitation possible ; l'opération fut décidée et fut faite. L'estomac fut ouvert au niveau de la neuvième côte, et la fourchette en fer, longue de 21 centimètres et pesant 59 grammes, fut retirée.

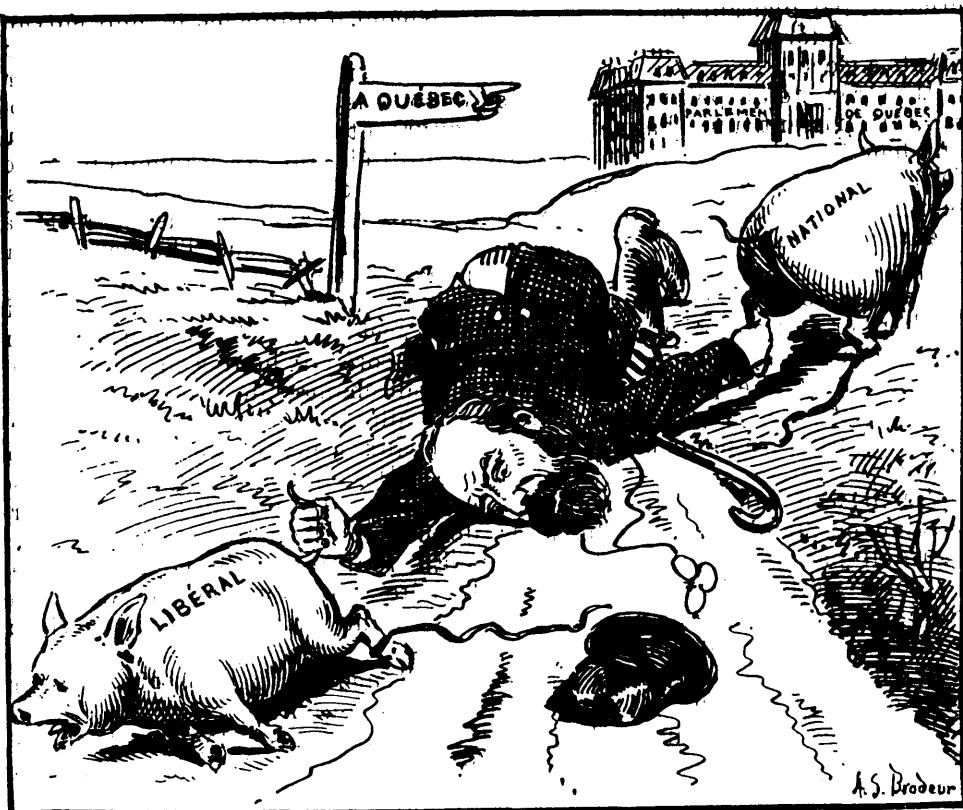
On comprend qu'après l'extraction de cette fourchette tout n'est pas fini. Le pauvre diable n'est plus en danger, mais il se ressent encore de la terrible opération qu'il vient de subir.

Il est gai et semble très heureux d'être débarrassé de l'objet gênant qu'il avait dans son estomac ; mais il ne paraît pas vouloir renoncer à son métier d'avalateur de cannes et de sabres, sur lequel il est, paraît-il, de première force.

M. Polaillon a signalé dans son rapport à l'Académie de médecine une statistique qui contient dix-sept cas de fourchettes avalées. Dans sept de ces cas, la fourchette fut bien supportée et finit par s'éliminer après formation d'un abcès.

Depuis 1876, c'est le seul cas où la taille stomacale ait été faite pour extraire une fourchette.

Les avares amassent pour faire rire leurs héritiers.



EMBARRAS DU SÉNATEUR TRUDEL

Il faudra qu'il les lâche tous les deux.



COUPS D'ARCHET

Le candidat national dans le comté de Terrebonne est une des plus belles figures de la campagne électorale, car c'est un homme fait à l'image de Dieu.

N'empruntez jamais d'argent s'il vous est possible de faire autrement, mais si vous y êtes forcé, alors empruntez-en assez pour que cela vous paie.

Un hygiéniste publié dans un grand journal un article intitulé "Quand faut-il manger?" Le meilleur temps c'est après le deuxième cocktail. Il n'est pas prudent d'attendre plus longtemps.

Un journal de New-York nous dit que John C. Eno, de Québec, est un des plus habiles joueurs de billard de la Puissance. Il paraît qu'il fait sa partie avec une rapidité inouïe, si personne ne le surveille lorsqu'il compte ses points.

Un homme de police disait ces jours derniers à un reporter : Il y a une auberge dans le Griffintown où les batailles sont tellement fréquentes que lorsqu'il n'y a pas un tapage quelconque, il se forme un grand rassemblement de citoyens devant l'établissement pour voir ce qui s'y passe.

Avis est par le présent donné à tous les amis de l'honorable M. Beaubien que toutes et chacune de ses assemblées auront lieu à la Pointe-aux-Tremblés, sur le bord de la rivière, pour la commodité des rafraichissements.

Par ordre du comité.

M. Charlebois, le candidat de Laprairie, demande un de ses amis sur la rue Notre-Dame.

Le hasard veut que M. Geo. Duhamel, son adversaire, passe sur l'autre côté de la rue.

—Regardez-donc, mon antagoniste. Avez-vous jamais vu une pareille tournure ? Est-il assez maigre ? Un vrai clou !

—C'est sans doute pour cela que vous allez l'enfoncer.

Un Québécois nous disait : la seule chose qui manque à Montréal ce sont des veuves riches. Il n'y en a pas en seule disponibilité : Lorsqu'un homme meurt ici et laisse une femme riche, il y a quelqu'un de prêt à la marier immédiatement, avant qu'elle ait le temps d'être veuve. Il y a trop d'esprit d'entreprise à Montréal pour permettre à cette ville de posséder de riches veuves.

Un orateur d'élection parcourt les cantons de l'Est.

Il entre dans une auberge et demande une chambre à coucher.

L'aubergiste lui en montre une, disant : Voici la meilleure chambre de la maison. C'est 50 centins pour le coucher. J'en ai une autre à côté pour 25 centins.

—Pourquoi, demande le voyageur, y a-t-il ici une truie et un plat de mortier ?

—Dans ce mortier il y a du verre pilé. C'est pour boucher les trous que font les rats.

—Et dans la chambre de 25 centins.

—Dans la chambre de 25 centins, il n'y a pas de ce mortier. Les rats vous y mangeront le nez pendant que vous dormirez.

GUGUSTE.—Dis donc, papa, qu'est-ce que ça signifie les lettres H O N que je vois dans les journaux devant les noms de certains messieurs. Est-ce que ça veut dire honnête ?

PAPA.—Non, mon fils, cela veut dire l'Honorable, c'est un titre que l'on donne aux ministres et aux juges de la cour supérieure.

—Quelle différence y a-t-il entre honorable et honnête ?

—Tu apprendras ça plus tard, mon fils. Le papa se fourra alors le nez dans son journal avec un sourire méphistophélique en songeant à la manière dont on produisait les titres dans le pays.

Les français qui visitent notre pays et lisent des journaux comme la *Minerve*, la *Presse* et le *Monde*, doivent pouffer de rire lorsqu'ils voient dans les faits divers de ces feuilles les titres donnés par les reporters aux dames et aux jeunes filles.

Lisez les compte-rendus du bazar de la nouvelle cathédrale, vous y trouverez :

Madame, juge X...

Madame, l'avocat de la corporation.

Madame, surintendante de, etc.

Madame, chef de tel département de la corporation.

Madame, chevalier de Pie IX, etc., etc., etc.

Avouez que c'est du dernier ridicule et que ce n'est pas du tout français.

Si cet usage était conservé à Montréal, pourquoi ne lirait-on pas dans les journaux des rapports mentionnant :

Madame, le sergent de police X.

Madame, l'inspecteur sanitaire Y.

Madame, l'inspecteur des égouts.

Madame, l'huissier W...

Madame, le conducteur de petits chars O...

Madame, le contremaitre des vidanges P.

Madame, le serrefrein O.

Allons, messieurs les journalistes, un peu plus de bon sens dans vos rapports, sinon gare le *Violon*.

Si Saint Pierre redescendait sur la terre pour se présenter aux prochaines élections, il est certain que les journaux ministériels, pour combattre sa candidature, feraient revivre son scandale du coq et de la servante de Caïphe.

St. Pierre suffirait aussi bien de ne pas briguer les suffrages dans la province de Québec. Il est bien où il est.

BAPTISTE.—Il paraît que les gens de la Nouvelle-Ecosse ne sont pas satisfaits de la Confédération et ils voudraient s'en retirer.

JOSÉ.—Pourquoi ça ?

BAPTISTE.—La Confédération c'est comme le président d'une association ouvrière. Ça ne travaille pas. Ça manque d'union.

JOSÉ.—Comme ça les gens de la Nouvelle-Ecosse ont raison de se plaindre ?

BAPTISTE.—Comme de juste. Les gens de la Nouvelle-Ecosse disent que les Canadiens d'Ontario veulent tout avoir à leur façon.

JOSÉ.—Tiens, je comprends, Ontario est comme le petit garçon qui consentait à donner la moitié de son lit à son frère, mais à condition qu'il prendrait sa moitié dans le milieu.

BAPTISTE.—C'est un peu mal à main.

JOSÉ.—Oui, c'est Ontario qui tire la vache pendant que le Bas-Canada et les provinces maritimes la nourrissent.

BAPTISTE.—Qu'est-ce que veulent faire les provinces d'en bas.

JOSÉ.—Je suppose qu'elles vont demander un divorce, ensuite elles feront les yeux doux à l'oncle Sam.

VARIETES.

M. X... estime qu'il n'est jamais trop tôt pour enseigner les jeunes intelligences.

Hier, à la gare du Pacifique, il expliquait à Toto le frein Westinghouse.

—Ce gros réservoir que tu vois sous le wagon, disait-il, est rempli de vide comprimé.

—C'que ça coûte cher, dis, papa, le vide ?

—Cela dépend, mon ami. Le prix n'est élevé que si on le fabrique avec des produits de première qualité.

Notre violonneux en chef est aujourd'hui le sujet de bien des cancons. Tous ses amis lui demandent où il a acheté le suit élégant qu'il porte les jours de beau temps. Pour faire cesser l'incertitude qui règne dans les esprits à ce sujet il déclare qu'il a fait confectionner son habillement chez E. LEMIEUX, No. 3 RUE ST. LAURENT. C'est là où l'on peut s'habiller à 50 pour 100 meilleur marché qu'ailleurs.

Coupe élégante garantie. No. 2,—4-ins.

Bébé accompagne sa mère au cimetière, et s'amuse, un amusement comme un autre, à lire les épitaphes :

"A mon cher époux—A ma tendre bien-aimée—A mon ami inséparable—A mon adoré frère—A mon oncle chéri."

—Dis, maman, demande Bébé, pourquoi qu'on aime tant les morts ?

—C'est bien simple, reprend la mère on ne les voit plus !

Nos lecteurs sont invités à entrer au restaurant de la Renaissance où P. Cizol les épatera en leur montrant ses pieds de cochon succulents, ses délicieux pruneaux canadiens et sa liqueur de cerise à l'eau-de-vie. C'est une spécialité nouvelle à Montréal. Qu'on se le dise. Cizol est toujours au No. 72 rue Saint-Laurent.

Deux concierges parlent encore de centenaire.

—Hein !... Cent ans ! C'est ça qu'est long...

—Oui, reprend l'autre, on doit avoir joliment du temps à perdre !

Dans le département de la Dordogne le fils de la victime d'un assassinat, ayant attrapé le meurtrier, lui plongea son couteau dans la poitrine en disant : *Péris gueux !*

Annnonce cueillie dans un journal anglais :

Aviz aux héritiers.—L'extrait d'oignon de Samuel S., sans odeur ni cuisson, est le meilleur extrait pour produire les plus grosses larmes. Deux shillings la grande bouteille, un shilling la demi-bouteille. Exiger la vraie signature, et humecter légèrement le bord des paupières.

Champoireau fait une visite de condoléances à un de ses amis qui vient d'enterrer sa deuxième femme.

—C'est triste, gémit le veuf, de rester ainsi seul, avec deux enfants sur les bras...

—Vous en avez deux ?

—Oui ; un de chaque lit.

—Ah !... De quel lit est donc l'ainé ?...

COCO

Dans tout le pays environnant on appelait la ferme des Lucas "la Métairie." On n'aurait su dire pourquoi. Les paysans, sans doute, attachaient à ce mot "métairie" une idée de richesse et de grandeur, car cette ferme était assurément la plus vaste, la plus opulente et la plus ordonnée de la contrée.

La cour, immense, entourée de cinq rangs d'arbres magnifiques pour abriter contre le vent violent de la plaine les pommiers trapus et délicats, enfermait de longs bâtiments couverts en tuiles pour conserver les fourrages et les grains, de belles étables bâties en silex, des écuries pour trente chevaux, et une maison d'habitation en brique rouge, qui ressemblait à un petit château.

Les fumiers étaient bien tenus ; les chiens de garde habitaient en des niches, un peuple de volailles circulait dans l'herbe haute.

Chaque midi, quinze personnes, maîtres, valets et servantes, prenaient place autour de la longue table de cuisine où fumait la soupe dans un grand vase de faïence à fleurs bleues.

Les bêtes, chevaux, vaches, porcs et moutons, étaient grasses, soignées et propres ; et maître Lucas, un grand homme qui prenait du ventre, faisait sa ronde trois fois par jour, veillant sur tout et pensant à tout.

On conservait, par charité, dans le fond de l'écurie, un très vieux cheval blanc que la maîtresse voulait nourrir jusqu'à sa mort naturelle, parce qu'elle l'avait élevé, gardé toujours, et qu'il lui rappelait des souvenirs.

Un goujat de quinze ans, nommé Isidore Duval, et appelé plus simplement Zidore, prenait soin de cet invalide, lui donnait pendant l'hiver sa mesure d'avoine et son fourrage, et devait aller, quatre fois par jour, en été, le déplacer dans la côte où on l'attachait, afin qu'il eût en abondance de l'herbe fraîche.

L'animal, presque perclus, levait avec peine ses jambes lourdes, grosses des genoux et enflées au-dessus des sabots. Ses poils, qu'on n'étrillait plus jamais, avaient l'air de cheveux blancs, et des cils très longs donnaient à ses yeux un air triste.

Quand Zidore le menait à l'herbe, il lui fallait tirer sur la corde, tant la bête allait lentement ; et le gars, courbé, haletant, jurait contre elle, s'exaspérant d'avoir à soigner cette vieille rosse.

Les gens de la ferme, voyant cette colère du goujat contre Coco, s'en amusaient, parlaient sans cesse du cheval à Zidore, pour exaspérer le gamin. Ses camarades le plaisantaient. On l'appelait dans le village Coco-Zidore.

Le gars rageait, sentant naître en lui le désir de se venger du cheval. C'était un maigre enfant haut sur jambes, très sale, coiffé de cheveux roux, épais, durs, hérissés. Il semblait stupide, parlait en bégayant avec une peine infinie, comme si les idées n'eussent pu se former dans son âme épaisse de brute.

Depuis longtemps déjà, il s'étonnait qu'on gardât Coco, s'indignant de voir perdre du bien pour cette bête inutile. Du moment qu'elle ne travaillait plus, il lui semblait injuste de la nourrir, il lui semblait révoltant de gaspiller de l'avoine, l'avoine qui coûtait si cher, pour ce bidet paralysé. Et souvent même, malgré les ordres de maître Lucas, il économisait sur la nourriture du cheval, ne lui versant qu'une demi-mesure, ménageant sa litière et son foin. Et une haine grandissait en son esprit confus d'enfant, une haine de paysan sornois, féroce, brutal et lâche.

Lorsque revint l'été, il lui fallut aller remuer la bête dans sa côte. C'était loin. Le goujat plus furieux chaque matin, partait de son pas lourd, à travers les blés. Les hommes

qui travaillaient dans les terres lui criaient, par plaisanterie :

— Hé, Zidore, tu fras mes compliments à Coco.

Il ne répondait point ; mais il cassait, en passant, une baguette dans une haie et, dès qu'il avait déplacé l'attache du vieux cheval, il le laissait se remettre à brouter ; puis, approchant traitreusement, il lui cinglait les jarrets.

L'animal essayait de fuir, de ruer, d'échapper aux coups, et tournait au bout de sa corde comme s'il eût été enfermé dans une piste. Et le gars le frappait avec rage, courant derrière, acharné, les dents serrées par la colère.

Puis il s'en allait lentement, sans se retourner, tandis que le cheval le regardait partir de son œil de vieux, les côtes saillantes, essoufflé d'avoir trotté. Et il ne rebaisait vers l'herbe sa tête osseuse et blanche qu'après avoir vu disparaître au loin la blouse bleue du jeune paysan.

Comme les nuits étaient chaudes, on laissait maintenant Coco coucher dehors, là-bas, au bord de la ravine, derrière, le bois. Zidore seul allait le voir. L'enfant s'amusaient encore à lui jeter des pierres. Il s'asseyait à dix pas de lui, sur un talus, et il restait là une demi-heure, lançant de temps en temps un caillou tranchant au bidet, qui demeurait debout, enchaîné devant son ennemi, et le regardant sans cesse, sans oser paître avant qu'il fût reparti.

Mais toujours cette pensée restait plantée dans l'esprit du goujat : " Pourquoi nourrir ce cheval qui ne faisait plus rien ? " Il lui semblait que cette misérable rosse volait le manger des autres, volait l'avoine des hommes, le bien du bon Dieu, le volait même aussi, lui, Zidore, qui travaillait.

Alors, peu à peu, chaque jour, le gars diminuait la bande de pâturage qu'il lui donnait en avançant le piquet de bois où était fixée la corde. La bête jeûnait, maigrissait, dépérisait. Trop faible pour casser son attache, elle tendait la tête vers la grande herbe verte et luisante, si proche, et dont l'odeur lui venait sans qu'elle y pût toucher.

Mais, un matin, Zidore eut une idée : c'était de ne plus remuer Coco. Il en avait assez d'aller si loin pour cette carcasse.

Il vint cependant, pour savourer sa vengeance. La bête, inquiète, le regardait. Il ne la battit pas ce jour-là. Il tournait autour, les mains dans les poches. Même il fit mine de la changer de place, mais il renfonça le piquet juste dans le même trou, et il s'en alla, enchanté de son invention. Le cheval, le voyant partir, hennit pour le rappeler ; mais le goujat se mit à courir, le laissant seul, tout seul, dans son vallon, bien attaché, et sans un brin d'herbe à portée de la mâchoire.

Affamé, il essaya d'atteindre la grasse verdure qu'il touchait du bout de ses naseaux. Il se mit sur les genoux, tendant le cou, allongeant ses grandes lèvres baveuses. Ce fut en vain. Tout le jour, elle s'épuisa, la vieille bête, en efforts inutiles, en efforts terribles. La faim la dévorait, rendue plus affreuse par la vue de toute la verte nourriture qui s'étendait par l'horizon.

Le goujat ne revint point ce jour-là. Il vagabonda par les bois pour chercher des nids. Il reparut le lendemain, Coco, exténué, s'était couché. Il se leva en apercevant l'enfant, attendant, enfin, d'être changé de place. Mais le petit paysan ne toucha même pas au maillet jeté dans l'herbe. Il s'approcha, regarda l'animal, lui lança dans le nez une motte de terre qui s'écrasa sur le poil blanc, et il repartit en sifflant.

Le cheval resta debout tant qu'il put l'apercevoir encore ; puis, sentant bien que ses tentatives pour atteindre l'herbe voisine seraient toujours inutiles, il s'étendit de nouveau sur le flanc et ferma les yeux.

Le lendemain, Zidore ne vint pas. Quand il approcha, le jour suivant de Coco toujours étendu, il s'aperçut qu'il était mort. Alors il demeura debout, le regardant, content de son œuvre, étonné en même temps que ce fût déjà fini. Il le toucha du pied, leva une de ses jambes, puis la laissa retomber, s'assit dessus, et resta là, les yeux fixés dans l'herbe et sans penser à rien.

Il revint à la ferme, mais il ne dit pas l'accident, car il voulait vagabonder encore aux heures où, d'ordinaire, il allait changer de place le cheval.

Il alla le voir le lendemain. Des corbeaux s'envolèrent à son approche. Des mouches innombrables se promenaient sur le cadavre et bourdonnaient à l'entour.

En rentrant il annonça la chose. La bête était si vieille que personne ne s'étonna. Le maître dit à deux valets :

— Prenez vos pelles, vous f'rez un trou là où qu'il est.

Et les hommes enfouirent le cheval juste à la place où il était mort de faim.

Et l'herbe repoussa drue, verdoyante, vigoureuse, nourrie par le pauvre corps.

GUY DE MAUPASSANT.

TREMBLEMENTS DE TERRE

On n'entend parler que de tremblements de terre. Partout le sol craque et se fend, depuis quelques années, et cela commence à devenir inquiétant. Les chaleurs torrides qui, pour le moment, nous accablent, ont-elles quelques relations avec ces phénomènes ? C'est affaire aux savants d'étudier cela. Toujours est-il que les catastrophes se succèdent, et que l'on n'est pas plus en sécurité au Nord qu'au Midi. N'a-t-on pas tout récemment ressenti quelques secousses à Berlin. Il y a quelques années c'était l'effondrement d'une partie de Java, entraînant des milliers de victimes. On affirma alors que le choc formidable s'était propagé à travers l'atmosphère qui se trouva chargée de matières infinitésimales, et que, grâce à la théorie des ondes sonores, il en avait été de même pour l'Océan, de sorte que nous aurions pu voir sur les rivages de l'Atlantique et de la Manche se briser la vague correspondante de l'irruption du Krakatoa.

Il est probable que les recueils spéciaux contiendront au sujet des catastrophes nouvelles, des observations curieuses. Si elles ont été moins meurtrières que la précédente au point de vue de la mortalité humaine, elles ont causé des désastres irréparables, et l'une des plus belles contrées du monde dans la Nouvelle-Zélande, sinon la plus belle, ne présente plus que l'image désolée d'un épouvantable chaos. Des étrangers de tous les points du globe y accouraient pour jouir du plus délicieux spectacle qui se put voir et il n'est pas une relation de voyage qui ne soit remplie du récit de ses merveilles. Tout cela est disparu en une nuit. La lave a tout englouti, et à la place où poussait la plus admirable des végétations, dont les sites étaient constamment égayés par les geysers, sources jaillissantes d'eau chaude, il n'y a plus rien que la désolation, la ruine et la mort.

Après cela, voilà les îles de l'Archipel grec de nouveau éprouvées. Les sinistres présents ne sont heureusement pas comparables au désastre de Chio, mais des villes et des villages entiers s'effondrent. On dirait que les tremblements de terre des antipodes ont un chemin souterrain qui les conduit en Grèce, où des désastres locaux répondent toujours aux terribles cataclysmes de l'hémisphère opposé. Il y aurait peut-être des études à faire dans ce sens là, mais il n'est pas aussi facile de sonder le sous-sol que d'explorer l'atmosphère, et là, il faut s'en tenir à des hypothèses. Toujours est-il que le mouvement souterrain ne s'arrête pas, et que des régions entières de l'Amérique viennent d'être bouleversées. La ville de Charleston, notamment, n'est plus que ruines, et d'autres ont été fortement atteintes.

Ce n'est pas rassurant, et certaines appréciations fournies par les savants, le sont moins encore. Ainsi, les naïfs, qui, dans ce cas-là, sont le nombre, pouvaient croire que le sol, à mesure qu'il se durcissait, et que la croûte terrestre prenait plus d'épaisseur, présentait contre les tremblements de terre, des garanties de sécurité plus grandes. Il n'en est rien, et ce pourrait bien être la résistance qui irrite et excite les forces intérieures. Belle perspective pour nous ou pour nos neveux ! On dit que, dans le temps passé, il y a un siècle et un peu moins, des savants se

préoccupaient des moyens de lutter contre les tremblements de terre. L'invention du paratonnerre surexcitait les esprits, et l'on rapportait tout à l'électricité. Il ne s'agissait donc que de lui permettre de s'échapper sans préjudice pour personne ; et comme il est de notoriété scientifique que l'électricité s'envole par les pointes, on enfonça, dans le sol, de longues tiges de fer munies, à leur extrémité extérieure, d'un bouquet d'aiguilles pointues. Le jeu ne produisant rien de bon ne dura pas longtemps.

La vérité est que nous vivons, ici comme aux antipodes, sur un véritable volcan, et que nul ne sait la cuisine qui se fait dans ce fourneau gigantesque, en forme de sphère, qui compte trois mille lieues et plus de diamètre. Il est probable que l'amalgame de tout ce qui se trouve en fusion, dans cet immense creuset, engendre des gaz dont la force d'expansion s'accroît, en raison même de la résistance rencontrée. Dans les temps les plus reculés, quand la croûte terrestre était plus molle, la poussée intérieure soulevait les montagnes, et les matières incandescentes s'en allaient par quelque fissure. Mais, si la croûte devient trop dure, il faudra bien qu'elle éclate, ou que la matière intérieure s'apaise, ce qui n'a rien de probable, puisqu'elle ne peut se refroidir qu'avec les siècles, et que, quand elle sera refroidie même relativement, il n'y aura plus de vie sur le globe, qui aura fait son temps, et sera à reléguer parmi les vieilles lunes.

Enfin, il paraît qu'il ne faut pas ranger dans les choses impossibles la dislocation de la terre qui pourrait éclater comme un canon trop chargé, ou comme une cornue dont les parois seraient trop faibles pour résister à la force d'expansion du gaz surchauffé. Alors, les morceaux de notre globe s'en iront on ne sait où, rattachés en route par quelque planète, en quête de satellites. De l'humanité, il ne sera plus question, mais que deviendra la lune lorsque la terre ne sera plus là pour la conduire ? Elle s'en ira à l'aventure, on ne sait où, désorientée comme un enfant sans mère, attirée par ci, attirée par là, et disparaîtra sans aucun doute dans l'immensité de l'ombre, comme disent les poètes. Seulement, il ne faut pas oublier, pour rappeler quelques acteurs du drame humain à une certaine dose de modestie, que si un pareil phénomène se produisait dans les vingt-quatre heures, il entraînerait, en dépit de tous les télégrammes officiels ou officieux, et de toutes les entrevues, la solution définitive et sans remise de la question d'Orient.

LES PIEDS DANS PLAT.

POESIE.

Le plat que nous aimons, c'est les pieds de cochon, Apprêtés avec soins et de bons cornichons. On le prend chez CIZOL, le cuisinier de France, Qui sait de l'estomac, préparer la jouissance.

P. CIZOL, 72 rue St. Laurent.

MAISON MILITAIRE

443 RUE CRAIG, Pres du Drill Shed

Cet hotel ouvert récemment par Joseph Lépine se recommande au public par l'excellence de ses VINS, LIQUEURS et CIGARES. Lépine achète toutes ses boissons de la célèbre maison Mathieu & Frères, par conséquent il est inutile de dire que leur qualité est garantie.

JOS. LÉPINE, Propriétaire

No. 2.—J. n. o.

HOTEL RIENDEAU

64, RUE ST-GABRIEL

M. Riendeau profite des premiers numéros du "Violon" pour informer le public et les gourmets en général, que son hôtel vient de subir des améliorations importantes et que le département du restaurant a maintenant un comptoir où seront tenues des huîtres en écailles les plus fraîches.

Une visite est sollicitée.

JOS. RIENDEAU,

Propriétaire.

HOTEL BRUNSWICK

SOREL

Ce magnifique établissement est maintenant ouvert au public, après avoir été complètement restauré.

M. Aimé Béliveau qui est très avantageusement connu du public voyageur, comme l'ancien propriétaire de l'Hôtel du Canada à Montréal, y a installé un service de première classe. La buvette est maintenant approvisionnée des meilleurs Vins, Liqueurs et Cigares.

RIENDEAU & BELIVEAU,

Propriétaires.

Jos. Riendeau de l'Hôtel de Montréal. Aimé Béliveau ci-devant de l'Hôtel du Canada

Imp. par l'Imprimerie Générale, 45, Place J.-Cartier. CHS. BELLEAU, gérant.